

218 A M. DE CHATEAUBRIAND.

Ne sers que lui. Pour lui ma voix te somme
D'un prompt retour après un triste adieu.
Sa cause est sainte; il souffre; et tout grand homme,
Auprès du peuple est l'envoyé de Dieu.

Châteaubriand, pourquoi fuir ta patrie,
Fuir son amour, notre encens, et nos soins?
N'entends-tu pas la France qui s'écrie:
Mon beau ciel pleure une étoile de moins?

BÉRANGER.

Paris, 14 septembre 1831.



A M. DE BÉRANGER.



Genève, ce 24 septembre 1831.

MONSIEUR,

Si vos talents étaient d'une espèce moins rare,
si vos tableaux ne réunissaient à la correction
du dessin l'éclat ou la suavité du coloris, je me
contenterais de vous remercier de l'ode que
vous avez bien voulu m'adresser, d'être profon-
dément touché de votre bienveillance: mon or-
gueil chatouillé trouverait même dans cette ode

telle rime qui exciterait au plus haut point mon enthousiasme. Mais ce n'est pas la redevance d'une gratitude vaniteuse que je vous viens payer, c'est le tribut d'une admiration sincère. Un grand poète, quelle que soit la forme dans laquelle il enveloppe ses idées, est toujours un écrivain de génie. Pierre de Béranger se plaît à se surnommer le *chansonnier*; comme Jean de La Fontaine le *fablier*, il a pris rang parmi nos immortalités populaires. Je vous prédis, monsieur, que votre renommée, déjà sans rivale, s'accroîtra encore. Peu de juges aujourd'hui sont capables d'apprécier ce qu'il y a de fini et d'achevé dans vos vers, peu d'oreilles assez délicates pour en savourer l'harmonie. Le travail le plus exquis s'y cache sous le naturel le plus charmant.

Au reste, monsieur, dans la préface de mes *Études*, vous considérant comme *historien*, j'ai remarqué que cette strophe était digne de Tacite, qui faisait aussi des vers :

Un conquérant, dans sa fortune altière,
Se fit un jeu des sceptres et des lois,
Et de ses pieds on peut voir la poussière
Empreinte encor sur le bandeau des rois.

Lorsque vous entonnez la louange du *roi d'Yvetot* et l'hymne au *Ventre*; lorsque vous

célébrez le *marquis de Carabas* et les *Myrmidons*; lorsque vous dictez la lettre prophétique *d'un petit Roi à un petit Duc*; lorsque, à mon grand regret, vous riez de la *Gérontocratie*, vous êtes un politique à la manière de Catulle, d'Horace, et de Juvénal. Souffrez en moi une des contradictions de la nature humaine : admirateur et prôneur de la jeunesse, je suis néanmoins très-attaché aux *Barbons*. Vous avez perdu un procès contre eux devant la justice : si j'en pouvais gagner un pour eux à la haute cour de votre Muse!

Vous déroulez, monsieur, dans votre poème, ma vie littéraire et politique : ma suffisance d'auteur est cependant forcée de convenir qu'il y a dans la belle métaphore de votre première strophe, plus de politesse que de vérité. Je n'ai point vu dans le ciel mon étoile (*nébuleuse* qui échappe aux regards), mais j'y ai vu une lyre : je ne sais si c'est une de ces *lyres* que, selon vous, *mon pays me doit*. Aurais-je eu quelque influence sur la vôtre? alors je mériterais en effet *ce peu d'eau pure* que m'offre la piété du poète. Telle est la magie du talent : vous redites mon passage en Amérique, en Grèce, en Ionie, à Sion, et vous me faites me plaire à mes courses, mon amour-propre s'enchanté à mes récits, oubliant que ce n'est plus moi qui voyage, mais

vous qui voyagez pour moi. Autrefois des ménestrels s'attachaient aux pas des pèlerins : les premiers chantaient , les seconds cheminaient , et les premiers seuls ont laissé des traces. Je serais tout au plus , monsieur, votre Oreste populaire , ce *Juif errant* [†] qui n'a d'espérance de repos que dans la fin du monde , qui toujours appelle de ses vœux lassés le dernier soleil , et qui voit toujours le soleil se lever, qui s'écrie dans la fatigue de sa fuite éternelle :

Toujours, toujours
Tourne la terre où moi je cours.

Du lieu où je vous écris, j'aperçois la maison de campagne qu'habita lord Byron et les toits du château de madame de Staël : où est le barde de Child-Harold ? où est l'auteur de Corinne ? Ma trop longue vie ressemble à ces voies romaines bordées de monuments funèbres. J'ai vu mourir presque toutes les gloires de mon siècle ; j'ai vu passer les grandes choses et les grands hommes : la Révolution dort dans son immense tombeau, et le géant, son fils, a l'Océan pour sépulture. Elle n'est plus *l'époque de la grande épée* ; nous portons aujourd'hui une rapière si courte, qu'elle ne peut pas même protéger la tête de nos amis.

[†] Chanson inédite de M. de Béranger.

Quand vous me pressez de rentrer sur le sol natal , je me demande qui je suis pour éveiller votre sollicitude. Le poids de la poussière d'un Napoléon peut faire pencher le globe dans l'endroit où elle repose ; mais les cendres d'une créature de ma sorte sont légères ; le vent de la patrie ou du désert les a bientôt dispersées.

J'arrive, monsieur, aux couplets politiques de votre *chanson*. Je me donnerai garde d'attacher à l'aile brillante de votre Muse mon lourd bagage de controversiste. Ma réponse se trouvera dans des réflexions sur les affaires de la France que je compte bientôt publier. Deux mots seulement ici.

Il est vrai que la liberté m'a semblé l'indispensable appui de la légitimité, car je ne connais point de pouvoir légitime sans liberté. Mais si le flambeau que je présentais aux Bourbons était celui de la fidélité, ils ne l'ont point éteint en *soufflant sur ma gloire*, pour parler votre magnifique langage. S'ils ont cru que *le jour était beau*, la nuit n'est-elle pas revenue ? Me conseilleriez-vous d'abandonner le naufragé dans la nuit ? Il m'en souvient, monsieur : vous vous êtes jadis attendri sur la gloire, alors exilée, parce que vous êtes fait pour elle ; moi, je sacrifie aux autels de la faiblesse et du malheur, parce que je les trouve à mes foyers. Ne nous

vantons pas trop l'un l'autre : il y a peut-être égoïsme dans notre vertu.

D'une terre chérie
C'est un fils désolé;
Rendons une patrie,
Une patrie
Au pauvre exilé.

De rivage en rivage
Que sert de le bannir?

C'est vous qui dites cela, monsieur.

Vous me conjurez de m'attacher au peuple qui *m'emportait dans ses bras vainqueur aux barricades*. Ah! c'est l'heure illustre de ma vie! aussi ce peuple, je le servirai toujours; c'est pour lui, pour son honneur, pour sa prospérité, pour sa liberté, que je donnai ma voix à la couronne d'un enfant, lorsque j'exerçai ma part de souveraineté individuelle. Mais ce peuple, où est-il? est-ce lui dont j'entends la voix, voix généreuse qui retentissait sur le lieu de mon *triomphe*, autour de la fosse où gisaient vaincus et vainqueurs, tandis qu'un ministre du Dieu de paix priait étole au cou et tête nue? Puis-je reconnaître cette voix dans les accents des champions de la peur sur qui pèsent les ruines sanglantes de Varsovie? Non, le peuple n'est pas là. Jamais je ne me rapprocherai de ces hommes

qui ont dérobé à leur profit la révolution de juillet, de ces écornifleurs de gloire, de courage, et de génie.

Reste à m'expliquer, monsieur, relativement au fait principal qui vous a fourni le texte du beau poème dont je suis si fier d'être le héros.

J'avais pris la résolution d'aller finir ma vie comme je l'ai commencée, sur les chemins du monde, car refusant mon assentiment à l'ordre de choses actuel, je n'étais plus qu'un ilote à Lacédémone. Mais, pour l'entier accomplissement de mon dessein, il me fallait livrer à un nouveau maître quelques petits arbres que j'ai plantés : j'ai exposé au marché mes pauvres enfants, et personne n'en a voulu. Forcé par cet obstacle de descendre un instant de ma montagne, j'ai revu la France; j'ai été frappé de son air de tristesse. Ému et tenté de ses misères, j'ai pensé qu'il me serait toujours loisible de la quitter quand elle serait heureuse.

J'ai écrit maintes fois : « L'état de guerre survenant, je me ferai un devoir d'offrir mes derniers jours à mon pays. » Malgré les genuflexions de notre diplomatie, et à cause même de ses mains mendiantes, il ne me paraît pas très-certain qu'on nous aumône la paix.

Une attaque récente contre l'ancienne maison royale, m'est venu prouver aussi que mes com-

bats n'étaient point à leur terme. Pendant les journées de juillet je n'ai pas cru aux réactions; le peuple régnait : adouci par la victoire, instruit par l'expérience, éclairé par la civilisation croissante, il eût continué d'être magnanime. Mais le peuple ne règne plus; la coterie colérique, sans dignité, sans élévation, qui a usurpé le pouvoir populaire, aura besoin, pour se soutenir, pour coordonner les lois de proscription bourbonienne, d'étendre les mesures de son salut à diverses classes de citoyens. Cette rigueur présumée est logique; elle découle naturellement du nouveau projet qui fait suite au projet de M. Baude; elle exigera donc ma présence à Paris lorsque je plaiderai en dernier ressort la cause que j'ai déjà défendue, et que j'espérais n'avoir plus à défendre. Un homme d'honneur ne se cache point; il ne se met point à l'abri; il ne publie pas de loin contre ses adversaires, ce qu'il ne leur oserait déclarer en face.

Enfin, monsieur, les organes de l'opinion, presque tous les journaux ont témoigné de mon absence des regrets dont je me trouve singulièrement honoré. Votre éloquence, *prodigue fée*, vient à son tour orner de *fleurs et de diamants* non pas mon *vieux trône*, je n'en ai point, mais mon vieux bâton de pèlerin : comment serais-je invulnérable à la flatterie d'une

Muse qui a dédaigné de flatter les rois? Quand cette Muse me *somme d'un prompt retour*, je me sens très-disposé à la suivre dans son temple, c'est-à-dire dans ma patrie.

CHATEAUBRIAND.

